



Médiévales

Langues, Textes, Histoire

70 | printemps 2016

Lieux d'hygiène et lieux d'aisance en terre d'Islam (VII^e-XV^e siècle)

L'ambivalence de l'honneur dans l'Angleterre de la fin du Moyen Âge : une force compétitive ou modératrice ?

The Ambivalence of Honor in Late Medieval England : a Moderating Force or a Competitive Force ?

Raoul Fievet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/7726>

DOI : 10.4000/medievales.7726

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 23 juin 2016

Pagination : 215-232

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Raoul Fievet, « L'ambivalence de l'honneur dans l'Angleterre de la fin du Moyen Âge : une force compétitive ou modératrice ? », *Médiévales* [En ligne], 70 | printemps 2016, mis en ligne le 15 juin 2018, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/7726> ; DOI : 10.4000/medievales.7726

Tous droits réservés

Raoul Fievet

L'ambivalence de l'honneur dans l'Angleterre de la fin du Moyen Âge : une force compétitive ou modératrice ?

Nombre d'historiens et d'anthropologues ont souligné l'existence d'un lien évident entre l'honneur et les phénomènes de violence et de compétition. Pour reprendre l'expression de l'anthropologue Julian Pitt-Rivers, « la lessive de l'honneur ne se lave qu'au sang¹ ». Ce postulat a été renforcé par des études consacrées à la période médiévale dépeignant les enjeux liés à la réputation, en particulier dans le monde aristocratique, comme une source d'exacerbation du recours à la force². Ainsi, Malcolm Vale a argué que l'honneur est intrinsèquement incapable de promouvoir la modération³. De même, Johan Huizinga, qui a pourtant insisté sur la dimension modératrice de l'idéal chevaleresque, a aussi admis que « la vengeance satisfait le sentiment de l'honneur, en dépit de l'intention perverse, criminelle ou malade, capable parfois d'éveiller ce sentiment⁴ ». De manière plus spécifique à l'Angleterre de la fin du Moyen Âge, Mervyn James a défendu l'existence d'une violence endémique au sein de l'aristocratie, dépeinte comme une conséquence directe d'une culture de l'honneur imposant à chacun de réagir promptement à toute offense, et le poussant à s'investir résolument dans une quête acharnée de reconnaissance⁵.

Une telle perception fait écho aux commentaires d'un certain nombre d'observateurs étrangers de l'époque qui insistaient sur le caractère

1. J. PITT-RIVERS, « Honour and Social Status », dans J. PERISTIANY éd., *Honour and Shame : the Values of Mediterranean Society*, Chicago, 1974, p. 25.

2. M. HICKS, *English Political Culture in the Fifteenth Century*, Londres, 2002, p. 176.

3. M. VALE, *War and Chivalry : Warfare and Aristocratic Culture in England, France, and Burgundy at the End of the Middle Ages*, Londres, 1981, p. 9-10.

4. J. HUIZINGA, *Homo ludens : essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, 1988, p. 137.

5. M. JAMES, *English Politics and the Concept of Honour. 1485-1642*, Oxford, 1978, p. 5.

particulièrement belliqueux et ombrageux des Anglais, bien éloigné de leur image flegmatique moderne. Il en va ainsi du fameux chroniqueur Froissart qui considérait les Anglais comme le peuple le plus enclin à la violence du monde⁶, ou encore d'un visiteur de Silésie en 1484 qui avait été frappé par le tempérament féroce, colérique et impitoyable des insulaires⁷. Même des auteurs anglais comme John Gower, à la fin du XIV^e siècle, relaient parfois une telle appréciation, ce dernier affirmant que les hommes de sa contrée se distinguaient par leur caractère rude et pernicieux, à l'origine de plus de trahisons, de crimes, de combats, d'émeutes et de mal que de lois et d'ordre⁸.

De la sorte s'est bien souvent dégagée une image sombre de la période, nombre d'historiens dépeignant un monde rempli d'irascibilité où les hommes étaient prompts à s'affirmer de manière agressive et réagir à toute provocation en prenant les armes dans le cadre d'une lutte perpétuelle pour l'honneur⁹.

Qu'est-ce que l'honneur ?

On ne peut nier l'existence d'un lien entre l'honneur et l'esprit de compétition¹⁰, une certaine mesure de violence était certainement justifiée et exacerbée par les impératifs liés à la réputation. Pour comprendre ceci, il convient d'abord de bien garder à l'esprit ce que signifie l'honneur. Il s'agit d'un phénomène qui établit un lien, au niveau psychologique, entre les idéaux d'une société ou d'un groupe social et leur reproduction dans les actes individuels : il impose aux individus d'agir en conformité avec ces idéaux, quand bien même leurs propres conceptions et aspirations s'avèreraient en contradiction avec ceux-ci¹¹. L'honneur véhicule donc un certain nombre de représentations, de normes partagées, orientant le comportement des personnes. On ne saurait comprendre la place qu'occupe la culture de l'honneur dans une société médiévale sans rappeler qu'elle

6. JEAN FROISSART, *Les Chroniques de Sire Jean Froissart*, Paris, 1838, vol. 3, p. 351.

7. W. ROBSON-SCOTT, *German Travellers in England. 1400-1800*, Oxford, 1953, p. 15 et n. 3.

8. R. KAEUPER, *Guerre, justice et ordre public : l'Angleterre et la France à la fin du Moyen Âge*, Paris, 1994, p. 141.

9. M. HICKS, *Richard III and his Rivals : Magnates and their Motives in the Wars of the Roses*, Londres, 1991, p. 53-54 ; J. KAREN, *Gender And Petty Crime in Late Medieval England : The Local Courts in Kent, 1460-1560*, Woodbridge, 2006, p. 2, 64.

10. D. THIERRY, *Polluting the Sacred: Violence, Faith, and the "Civilizing" of Parishioners in Late Medieval England*, Leyde, 2009, p. 23 ; N. SAUL, *For Honour and Fame : Chivalry in England, 1066-1500*, Londres, 2011, p. 187-188 ; P. MADDERN, « Honour among the Pastons : Gender and Integrity in Fifteenth-Century English Provincial Society », *Journal of Medieval History*, 14 (1988), p. 358.

11. M. KEEN, *Chivalry*, New Haven, 2005, p. 249 ; J. PITT-RIVERS, « Honour... », p. 22.

est consubstantielle à une société de face à face, c'est-à-dire une société où les individus évoluent au sein de groupes restreints, composés de membres connus et reconnaissables, avec lesquels ils entretiennent des rapports directs qui déterminent toute leur existence sociale. Dans un tel monde, quiconque ne pouvait espérer défendre sa position qu'en s'insérant dans des réseaux de soutien, en termes de liens clientélistes, d'amitié, de voisinage ou d'associations professionnelles, qui lui donnaient les moyens de préserver ses intérêts : une personne isolée ne pouvait assurer sa subsistance et se trouvait sans défense face aux actions de ses ennemis. Or, il n'était possible de bénéficier de tels appuis qu'en démontrant sa fiabilité, sa valeur, sa résolution à tenir ses engagements, vis-à-vis de sa communauté, de son groupe social, de l'ensemble de ses partenaires réels ou potentiels. Ceci est compréhensible, car tous étaient contraints de traiter avec des hommes qui éprouvaient la même nécessité de nouer des relations étroites avec des alliés prêts à défendre leur cause. Chaque personne attendait alors logiquement de ses soutiens qu'ils démontrent une détermination exemplaire à agir dans le sens de ses intérêts, par leur loyauté, leur honnêteté, leur caractère d'homme de parole ou encore leur bravoure, et ces exigences étaient intimement liées à la question de la réputation. En effet, contrairement aux sociétés contemporaines dans lesquelles les contrats et accords sont garantis par une structure légale dotée d'une autorité supérieure incontestée, les relations dans les sociétés médiévales, en tout cas pour les individus socialement proches, reposaient essentiellement sur le bon vouloir réciproque des parties impliquées. Dans de telles conditions, on ne pouvait se fier en grande partie qu'à la réputation dont jouissait une personne, à sa propension reconnue à répondre aux attentes de ses divers partenaires, pour espérer que celle-ci respecte ses engagements. Un individu qui se montrait indigne de confiance représentait en effet une menace potentielle pour tous ceux qui étaient susceptibles de s'associer avec lui dans une relation fondée sur la confiance mutuelle et s'inscrivant dans un même schéma d'obligations sociales. Le moindre échec dans l'accomplissement de ses devoirs, le moindre soupçon de lâcheté ou de trahison pouvaient dès lors faire perdre à un homme, non seulement le soutien du patron, ami ou client envers qui il avait fauté, mais aussi tous ses autres appuis présents et futurs. Pour gagner la bonne volonté vitale des autres, tout acteur social devait en conséquence se plier à des normes collectives, sanctionnées par la réputation, réprouvant ou célébrant différents types de comportement selon les attentes partagées en termes d'obligations sociales propres à tel ou tel milieu.

Or, puisque la réputation d'un homme découlait essentiellement de sa capacité démontrée à interagir loyalement avec ses amis, patrons ou voisins, voire à les soutenir directement par le recours à la force, personne ne pouvait laisser passer la moindre offense altérant son crédit sur la scène publique, justifiant, le cas échéant, l'usage de la violence. Faire preuve de passivité

face à une accusation de parjure ou de malhonnêteté, ou pire encore, face à un outrage physique, équivalait à reconnaître sa faillite et son manque patent de volonté, impliquant honte, rabaissement, humiliation, et, par là même, un risque de déchéance sociale. De surcroît, l'importance du regard des autres, absolument vital en matière d'honneur, puisque tout l'enjeu du système était de gagner l'estime d'autres personnes, ne faisait que renforcer une surenchère permanente afin de démontrer sa valeur, compte tenu du caractère terriblement fragile et volatile de la reconnaissance extérieure. Il s'agissait dès lors d'un véritable *stimulus* à l'agression¹².

La facette agressive de l'honneur

Dans une société comme l'Angleterre de la fin du Moyen Âge, les occasions ne manquaient pas pour illustrer la facette agressive de l'honneur, tout particulièrement dans le monde aristocratique, où les enjeux de pouvoir, sous-tendant la culture de l'honneur, étaient naturellement les plus forts¹³. Dans ce contexte où la violence constituait potentiellement un moyen accepté et légitime pour défendre son autorité et ses terres¹⁴, les impératifs de l'honneur étaient évidemment susceptibles d'aggraver une situation¹⁵, car on attendait des patrons aristocratiques et des hommes à leur service qu'ils prouvent leur capacité à accomplir leurs devoirs mutuels les uns envers les autres, s'il le fallait par l'usage de la force.

Le phénomène du *bastard feudalism*, qui structurait les relations au sein du monde aristocratique, n'avait pas en effet amoindri les critères de loyauté personnelle. La féodalité bâtarde peut être définie comme un type de lien contractuel, qui liait entre eux les membres de la noblesse et de la *gentry*, et qui s'était substitué à l'ancien lien féodal fondé sur le fief, dont la forme la plus célèbre était les *indentures* de retenue, c'est-à-dire des contrats établis entre deux hommes qui reposaient sur un échange de service contre de l'argent¹⁶. Il est vrai que cette nouvelle féodalité, qui n'était plus caractérisée par des relations personnelles fondées sur la terre, a suscité l'idée que les

12. Comme le souligne avec justesse Claude Gauvard : « Dans cette société du paraître, ces hommes n'existent que par les yeux des autres et, par conséquent, par la réputation qui leur est faite » (C. GAUWARD, « La fama, une parole fondatrice », *Médiévales*, 24 (1993), p. 11).

13. J. WATTS, *Henry VI and the Politics of Kingship*, Cambridge, 1999, p. 65-66.

14. C. CARPENTER, *Locality and Polity : A Study of Warwickshire Landed Society, 1401-1499*, Cambridge, 1992, p. 625 ; B. HANAWALT, *Of Good and Ill Repute : Gender and Social Control in Medieval England*, Oxford, 1998, p. 53 ; S. WALKER, *The Lancastrian Affinity 1361-1399*, Oxford, 1990, p. 5.

15. J. ROSENTHAL, « Feuds and Private Peace-Making : A Fifteenth-Century Example », *Nottingham Medieval Studies*, 14 (1970), p. 84-85.

16. Pour des exemples de telles *indentures*, voir S. WALKER éd., *Private Indentures for Life Service in Peace and War 1278-1476*, Londres, 1994.

relations d'homme à homme étaient devenues essentiellement opportunistes et de court terme et, de ce fait, peu propices au maintien de réelles exigences de loyauté. Une des caractéristiques déterminantes du nouveau système était certes que, désormais, les nobles traitaient généralement avec des hommes disposant d'une position sociale propre qui existait indépendamment de la relation avec leurs supérieurs¹⁷, contrairement au système de tenure féodale traditionnelle où la fidélité du vassal était relativement bien assurée de par la menace de dépossession de sa terre. Toutefois, le statut social des nobles et *gentlemen* n'en reposait pas moins encore fondamentalement sur leur capacité à créer des liens leur permettant de défendre leurs propriétés, et donc à démontrer leur aptitude à agir comme des partenaires fiables et respectés. Dans ces conditions, les idéaux de loyauté d'homme à homme n'avaient aucune raison de s'affaiblir¹⁸. On peut même considérer que le poids de l'honneur était sans doute d'autant plus prononcé que le système reposait sur la bonne volonté réciproque des parties contractantes, car cela avait pour conséquence que l'honneur constituait une garantie essentielle qui contraignait toutes les parties impliquées à respecter leurs engagements : puisqu'un *lord* ne pouvait plus alors menacer l'homme à service de lui retirer sa terre et que le client ou *retainer* n'était donc nullement contraint à une obéissance inconditionnelle, même les patrons se devaient de gagner l'estime des hommes à leur service, en leur démontrant leur *good lordship*, c'est-à-dire leur soutien, et ne pouvaient en aucun cas se contenter d'acheter une retenue¹⁹. De plus, la continuité des valeurs entre l'ancienne féodalité et la nouvelle était certainement d'autant plus prononcée que la transition entre les deux systèmes a été très longue et a commencé bien avant notre période. La féodalité bâtarde trouve en effet ses racines au XIII^e siècle, voire même plus loin encore (pour David Crouch, des relations relevant de la féodalité bâtarde existaient déjà dès le XII^e siècle aux côtés de liens plus classiques²⁰), si bien que différents types de liens d'homme à homme ont longuement coexisté²¹. De ce fait, les hommes de la fin du Moyen Âge n'ont connu aucune rupture brutale susceptible d'avoir radicalement altéré la perception de leurs relations clientélistes.

17. R. DAVIES, B. SMITH, *Lords and Lordship in the British Isles in the Late Middle Ages*, Oxford, 2009, p. 209.

18. J-P. GENET, *La Genèse de l'État moderne : culture et société politique en Angleterre*, Paris, 2003, p. 66.

19. E. KENDALL, *Lordship and Literature : John Gower and the Politics of the Great Household*, Oxford, 2008, p. 22.

20. D. CROUCH, *The Birth of Nobility : Constructing Aristocracy in England and France, 900-1300*, Harlow, 2005, p. 185.

21. A. SPENCER, *Nobility and Kingship in Medieval England : the Earls and Edward I, 1272-1307*, Cambridge, 2013, p. 106.

La force des principes de fidélité est bien exprimée dans une lettre composée par un certain Sir William Tailboys vers le milieu du XV^e siècle et adressée au vicomte Beaumont. Tailboys cherchait en effet à obtenir le soutien du vicomte afin de sauver l'un de ses serviteurs, William Shirref, emprisonné au château de Lincoln par ses ennemis qui disposaient manifestement d'appuis de poids parmi les officiers légaux du comté et qui menaçaient même de le mettre à mort. À ce propos, il est frappant de constater tout le désarroi que Tailboys ressentait à la perspective de la mise à mort de Shirref, susceptible de porter un coup fatal à son honneur, Tailboys exhortant son interlocuteur de sauver son « honneur » car, ajoutait-t-il, « cela constituerait pour moi la plus grande honte qui puisse advenir²² ». Cette crainte de la « honte » concernant la peur de faillir dans ses devoirs de protection envers ses dépendants constitue une donnée fondamentale de l'honneur des élites terriennes, un homme ne pouvant disposer des moyens nécessaires pour défendre ses intérêts que dans la mesure où il démontre sa fiabilité, susceptible de le conduire potentiellement à la violence.

Dans ces conditions, les nobles et *gentlemen* pouvaient tout à fait se sentir en droit de prouver leur valeur par le recours à la force, comme l'illustre l'attitude vengeresse que manifestait Reginald Grey of Ruthin, lorsqu'il était la victime des manigances de l'un de ses rivaux, John Cornewaill, lord Fanhope. En effet, Cornewaill n'avait pas hésité à user d'une commission de paix acquise à sa cause pour tenter d'inculper des tenanciers de Grey sur son propre domaine, et était même indirectement responsable d'un mouvement de foule mortel qui avait coûté la vie à cinq dépendants de Grey lors d'une session de paix tenue en 1439 (une session qui avait d'ailleurs été organisée afin d'écarter les juges acquis à la cause de Grey qui la dominaient). Or, Cornewaill avait certainement bénéficié dans ses entreprises de l'aide active de John Hammond, un connétable. Il n'est alors guère surprenant que Hammond ait adressé une pétition à la chancellerie en 1443, dans laquelle il se plaignait d'être harcelé et menacé de mort par les hommes de Grey à la suite de la mort de son maître²³. Hammond a peut-être exagéré la nature de la menace, comme bien souvent dans ce type de pétition, mais Reginald Grey avait manifestement l'intention de le faire payer, à défaut de son patron décédé, pour le rôle qu'il avait joué dans la mort de ses dépendants. En agissant de la sorte, Grey se comportait comme il devait en tant que *good lord*, bien résolu à venger ses hommes et donc son honneur, mis en cause par les attaques de Cornewaill.

Les liens familiaux pouvaient naturellement aussi contraindre les hommes à défendre brutalement leur honneur, comme l'illustre le meurtre

22. *The Paston Letters, A.D. 1422-1509*, éd. J. GAIRDNER, Londres, 1904, vol. II, p. 120.

23. P. MADDERN, *Violence and Social Order : East Anglia 1422-1442*, Oxford, 1992, p. 213.

de John de Tygre en janvier 1322, assassiné dans une rue de Londres par un certain John de Eddeworth et deux comparses, car Eddeworth lui vouait une haine farouche en raison du meurtre de son frère, Osbert le Pledour, commis par de Tygre. Les blessures qu'avait reçues Tygre, révélées à la suite de l'examen du corps par le *coroner* chargé de l'enquête, ont d'ailleurs montré que sa mort ne résultait sûrement pas d'un accident, puisqu'il avait manifestement succombé à la suite de trois coups mortels infligés par l'épée de Eddeworth et des blessures provoquées par le gourdin d'un de ses compagnons²⁴.

Bien entendu, les hommes pouvaient aussi réagir violemment aux attaques qui mettaient en cause leur capacité à contrôler leurs épouses, puisque de telles offenses menaçaient leur autorité et, par là même, leur crédibilité aux yeux de leurs pairs²⁵. En témoigne, par exemple, une lettre de rémission du 28 mai 1428, octroyée dans le contexte d'occupation de la Normandie par les forces anglaises, par laquelle Jean Rippes, archer de la garnison anglaise de Cherbourg, est pardonné pour avoir mortellement frappé l'un de ses compatriotes, Jean le Peinteur, originaire des Cornouailles, qui lui avait volé sa femme. Le Peinteur avait en effet, selon Rippes, confectionné de fausses lettres officielles destinées à son épouse et proclamant à tort sa mort. Il aurait ensuite séduit sa femme, si bien qu'elle serait demeurée dix années en sa compagnie. Encore plus grave, Le Peinteur n'aurait pas hésité à se vanter à plusieurs reprises en public du mauvais tour joué à son compatriote et du déshonneur qu'il lui avait ainsi infligé²⁶. De surcroît, Rippes met en avant que cette honte lui a été infligée en présence de « nobles Anglois, Normans et autre » ; autrement dit, en dépit de ce contexte normand particulier, l'archer a été sali, dégradé publiquement, en face de personnes qui comptent, c'est-à-dire les hommes à même de juger de son caractère honorable²⁷. Aussi, même si l'idée d'un meurtre délibéré ne saurait être assumée comme légitime, l'acte lui-même était dépeint comme une forme de légitime défense pour justifier le caractère acceptable et naturel d'une réaction vigoureuse à la mesure de l'humiliation subie.

24. *Calendar of Coroners Rolls of the City of London, A.D. 1300-1378*, R. SHARPE éd., Londres, 1913, p. 44-45.

25. D. NEAL, *The Masculine Self in Late Medieval England*, Chicago, 2008, p. 73 ; R. KARRAS, *From Boys to Men : Formations of Masculinity in Late Medieval Europe*, Philadelphie, 2003, p. 114.

26. *Actes de la Chancellerie d'Henri VI concernant la Normandie sous la domination anglaise (1422-1435)*, éd. P. LE CACHEUX, Rouen, 1907, vol. II, p. 97.

27. *Ibid.*

L'autre face de l'honneur

Toutefois, le recours à la violence n'était pas anarchique, puisque l'honneur s'exprimait aussi dans un ensemble de normes modératrices, pour les mêmes raisons qui, paradoxalement, exacerbèrent l'esprit de compétition : un homme devait prouver sa valeur sociale, le cas échéant par l'usage de la force, mais ne pouvait dépasser une certaine limite sous peine d'être perçu comme une menace pour ses partenaires réels ou potentiels, pas nécessairement enthousiastes à l'idée d'être impliqués dans des conflits aux conséquences imprévisibles.

À cet égard, il est frappant de relever dans la correspondance des Paston, qui constitue le plus célèbre ensemble de lettres conservé de la période, centré autour des longues et difficiles luttes de cette famille de la *gentry* d'origine paysanne de l'Est-Anglia du XV^e siècle, les appels à la modération lancés par John Russe, l'un des hommes au service de la famille, à son maître John Paston I, en mai 1465. Cette lettre montre en effet qu'un membre des élites terriennes devait faire preuve de retenue dans la défense de ses intérêts car, dans un contexte où les Paston luttaient âprement pour défendre certaines de leurs possessions, aussi bien devant les tribunaux que sur le terrain, Russe s'était permis de critiquer à demi-mot son supérieur en l'accusant de faire preuve d'une obstination excessive. Il tentait ainsi de faire fléchir Paston en lui signifiant que ses adversaires s'étaient, à de nombreuses reprises, montrés enclins à la conciliation et il incitait son maître à en faire de même²⁸. Il évoque même dans sa lettre des arguments touchant à la réputation de son maître, puisqu'il souligne que les hommes de la contrée commentent beaucoup son « obstination²⁹ », et le pousse ouvertement à faire preuve de davantage de modération, à abandonner cette attitude obstinée « à laquelle », selon ses propres mots, « les hommes affirment que vous vous adonnez avec excès³⁰ ». Il se désolait également de constater que Paston n'était plus désormais tenu en estime d'aucun *gentleman*, ni même du peuple, une manière de lui signifier que son honneur était directement mis en péril par son attitude intransigeante. Ce propos est renforcé par le fait qu'il célèbre dans sa lettre l'époque de paix et de quiétude dans laquelle l'honneur des Paston rayonnait dans le Norfolk et le Suffolk³¹. Ce document constitue donc certainement l'un des témoignages les plus évidents de la nécessité pour un membre de la *gentry* de tempérer la défense de ses intérêts par une attitude ouverte au compromis, dans la perspective d'une bonne coopération avec ses voisins,

28. *The Paston Letters...*, vol. 4, p. 134-136.

29. *Ibid.*

30. *Ibid.*

31. *Ibid.*

un phénomène que les Paston, des parvenus d'extraction récente, n'avaient peut-être pas encore tout à fait compris³². John Russe se montre d'ailleurs encore plus explicite dans les conseils de modération adressés à son maître dans une autre lettre, où il le prévient que son obstination et son refus de tenir compte des conseils de modération de son entourage risquent de le conduire à la ruine, car il était alors de plus en plus mal perçu dans l'opinion locale³³.

Dans le même ordre d'idée, les membres des élites locales pouvaient régulièrement dépeindre de manière péjorative ceux qui faisaient preuve d'une obstination excessive. Le *gentleman* John Jenney n'hésitait pas à parler en des termes très négatifs d'un dénommé Howard, que le duc de Norfolk envisageait d'imposer comme représentant du comté au parlement dans les années 1450 avant de renoncer en raison des réticences qu'il provoquait dans la contrée, en affirmant que Howard était aussi entêté qu'un taureau sauvage et que, par conséquent, « Dieu lui a envoyé l'honneur qu'il méritait³⁴ ». Ce n'est certainement pas non plus un hasard si les politiques de diffamation orchestrées au sein des localités visaient souvent à décrédibiliser des hommes en soulignant leur caractère irraisonné et excessivement querelleur. James Gloys prévenait par exemple John Paston en 1455 que des paroles malveillantes étaient répandues sur son compte par ses ennemis dans le comté, accusant les Paston de faire preuve d'un acharnement excessif dans leur volonté de traîner leurs rivaux en justice³⁵.

À l'inverse, la figure de l'homme qui faisait preuve de maîtrise de soi, l'homme *well governed* (les concepts de *governance* ou de *rule* en moyen anglais n'impliquaient pas seulement l'idée de pouvoir, de hiérarchie, mais aussi la modération, la maîtrise de soi, la fiabilité dans ses rapports avec les autres³⁶) était parfois associée à celle de l'homme d'honneur, à l'exemple d'un épisode de la correspondance des Stonor, une autre correspondance d'une famille de la *gentry*, faisant référence à une personne décrite comme « *a worchepeffull man* [un homme honorable] *and a well ruled*³⁷ ». Cette valorisation d'un comportement soigneusement maîtrisé fait d'ailleurs écho aux travaux de Frédérique Lachaud concernant l'éthique du pouvoir dans l'Angleterre médiévale : selon elle, les conceptions du temps tendaient à

32. J. ROSENTHAL, *Telling Tales : Sources and Narration in Late Medieval England*, University Park, 2003, p. 151-153 ; R. BARBER, *The Pastons : a Family in the Wars of the Roses*, Oxford, 2004, p. 115.

33. R. RADULESCU, *The Gentry Context for Malory's Morte Darthur*, Woodbridge, 2003, p. 21.

34. *The Paston Letters...*, vol. 3, p. 39.

35. *Ibid.*, p. 45-46.

36. S. MCSHEFFREY, *Marriage, Sex, and Civic Culture in Late Medieval London*, Philadelphie, 2006, p. 137.

37. *Kingsford's Stonor Letters and Papers 1290-1483*, éd. C. CARPENTER, Cambridge, 1996, p. 158.

valoriser la figure de l'administrateur responsable, pétri de valeurs morales parmi lesquelles la modération tenait une place de choix³⁸. Or, difficile de ne pas voir dans ces conceptions du bon gouvernement l'empreinte, au moins partielle, des normes sociales plus générales de l'époque, d'autant plus que Frédérique Lachaud a pointé l'influence des valeurs aristocratiques en ce domaine (le bon administrateur était ainsi notamment censé pratiquer la « servitude honorable », transposition dans la sphère gouvernementale de la relation de fidélité entre le seigneur et son vassal).

L'honneur d'un grand *lord* pouvait aussi être directement atteint s'il permettait aux disputes entre membres de sa retenue de dégénérer. Ainsi, Sir John Paston, à l'occasion d'une querelle qui l'opposait à Gilbert Debenham en 1465, alors que les deux hommes étaient pareillement sous la protection du duc de Norfolk, évoque comment ce dernier était mis en garde sur la nécessité d'intervenir en raison du risque de « déshonneur » pesant sur lui s'il venait à permettre que deux de ses hommes se querellent de la sorte³⁹. Paston insiste même à deux reprises dans sa lettre sur cette menace pesant sur son patron et précise qu'il n'est pas tolérable pour un magnat de laisser un conflit d'une telle ampleur éclater entre deux membres de son *affinity* (une *affinity* désignait le réseau de relations d'un *lord*). Le duc de Norfolk ne pouvait pas en effet laisser la situation dégénérer, car cela aurait mis en doute sa capacité à contrôler et à discipliner ses hommes, et il aurait risqué, de surcroît, d'être tenu comme responsable des troubles occasionnés par ceux-ci.

D'ailleurs, les actes de violence en eux-mêmes apparaissaient bien souvent dotés d'un caractère cérémoniel et ritualisé qui limitait leur portée, les sources judiciaires révélant des séquences régulières et souvent répétées, selon un schéma commun, suggérant que les protagonistes des querelles agissaient dans le cadre de codes informels délimitant l'exercice de la violence⁴⁰. Les hommes pouvaient ainsi user, du moins dans un premier temps, d'une violence plus symbolique que réelle, en recourant à des insultes, en bousculant leurs adversaires ou encore en arborant leurs armes d'une façon provocante et intimidante⁴¹. Les plaidoiries et pétitions, notamment celles qui étaient adressées à la cour du chancelier, laissent ainsi parfois entrevoir le caractère ritualisé d'actes de violence. Ce type de document,

38. F. LACHAUD, *L'Éthique du pouvoir dans l'Angleterre médiévale : pour un dialogue entre théorie & pratique (Angleterre, vers 1150-vers 1330)*, Paris, 2010.

39. *The Paston Letters...*, vol. 4, p. 198. Voir aussi R. VIRGOE, *Les Paston : une famille anglaise au XV^e siècle : correspondance et vie quotidienne illustrées*, Paris, 1990, p. 149 ; E. POWELL, « Law and Justice », dans R. HORROX éd., *Fifteenth-Century Attitudes : Perceptions of Society in Late Medieval England*, Cambridge, 1997, p. 35.

40. C. PHYTHIAN-ADAMS, « Rituals of Personal Confrontation in Late Medieval England », *Bulletin of the John Rylands Library*, 73 (1991), p. 76.

41. *Ibid.*, p. 79-80.

par définition éminemment partisan, implique naturellement nombre d'exagérations ou de déformations dans le but d'obtenir gain de cause en se conformant aux normes et conventions rigides et formatées imposées par les cours de justice⁴², au point que l'on a pu parler de « fiction judiciaire⁴³ ». Pourtant, de telles sources présentent un réel intérêt, car elles expriment également des stratégies fondées sur de véritables codes sociaux, le discours de ces pétitions se construisant selon un schéma récurrent dénonçant la malice et la lâcheté des hommes accusés, dépeints comme recourant à un arsenal de tromperies qu'aucun homme honorable ne pouvait utiliser⁴⁴. Les pétitionnaires usaient dans cette perspective de formules stéréotypées telles que « *insidiando* », « *felonice interfecit et murdravit* » ou « *ex malicia praecogitata* », ou construisaient une image du crime qui soulignait la fourberie et la malveillance préméditée des accusés⁴⁵. Ceci est notamment illustré par un pétitionnaire de 1394 qui affirme avoir été sournoisement victime d'une tentative d'embuscade mortelle sur la route reliant Londres à Bristol, presque un lieu commun dans les pétitions judiciaires⁴⁶. Un tel discours, au-delà de son caractère largement fictif dont les contemporains n'étaient certainement pas dupes, dénonçait apparemment moins le recours à la violence en elle-même que son caractère excessif ou déshonorant, en faisant implicitement référence à des normes connues et acceptées de tous : lorsque les pétitionnaires dénonçaient le recours à une embuscade sournoise organisée dans le dessein de tuer, ils mettaient l'accent sur l'exact opposé d'une violence légitime commise au grand jour sous les yeux de la communauté, au déroulement soigneusement dosé et maîtrisé. Ceci sous-tend l'existence, en arrière-fond, d'un ensemble de valeurs partagées canalisant l'exercice de la violence légitime, et dans lequel les pétitionnaires puisaient pour tenter de décrédibiliser leurs adversaires.

De surcroît, certaines pétitions mentionnent parfois explicitement certains rituels publics d'agression. En témoigne une pétition adressée à la chancellerie au début du xv^e siècle, dans laquelle Thomas de Bridesall dénonce les méfaits d'un certain John de Bulmer et de ses comparses (notamment son père et son frère). Il y explique comment l'un de ses amis, Walter Rouclyf, avait été provoqué dans l'église paroissiale pendant la messe par John Bulmer et un groupe d'hommes armés. Il mentionne aussi, à une autre occasion, comment Bulmer et un groupe de douze hommes en

42. R. GRIFFITHS, *The Reign of King Henry VI : The Exercise of Royal Authority, 1422-1461*, Berkeley, 1981, p. 129.

43. R. GREEN, *A Crisis of Truth : Literature and Law in Ricardian England*, Philadelphie, 2002, p. 146-147.

44. D. NEAL, *The Masculine Self...*, p. 29-30, 47.

45. R. GRIFFITHS, *The Reign of King Henry VI...*, p. 128 ; P. MADDERN, *Violence and Social Order...*, p. 120.

46. *Select Cases in Chancery, A.D. 1364 to 1471*, éd. W. BILDON, Londres, 1896, p. 13.

armes circulaient ostensiblement sur le marché de Malton, avant de s'en revenir quelques jours après au même endroit en menaçant ouvertement un certain John de Navelton, *esquire*. Puis, un peu plus tard, c'est au tour du plaignant lui-même de faire l'objet de provocations, tout d'abord par des insultes et des menaces et, quelques jours plus tard, c'est John de Bulmer en personne qui, sur le porche de l'église de Acklam, l'aurait frappé à la tête à coups de poing⁴⁷. Le plaignant inscrit par conséquent les actions de ses adversaires, même s'il tend certainement à exagérer leur degré de violence, dans un cadre manifestement ritualisé. Toutes ces provocations ont en effet en commun de prendre place dans des lieux publics très fréquentés (église, marché), avec la même volonté de marquer les esprits par des exhibitions visibles en tenue de guerre, les agresseurs voulant de toute évidence prendre le voisinage à témoin afin de clamer le caractère légitime de leurs actions, en accord avec les normes sociales. Qui plus est, on décèle dans le récit du pétitionnaire des éléments suggérant qu'il ne s'agissait pas d'un usage de la force sans retenue. Ainsi, lorsque Bulmer avait attaqué directement le plaignant, il s'était contenté d'utiliser seulement ses poings sans recours à ses hommes armés. On peut dès lors supposer que l'emploi de troupes d'hommes armés déployées visiblement correspondait d'abord à un usage démonstratif et dissuasif. Le camp de Bulmer paraît clairement soupeser la violence utilisée : en frappant Bridesall sur la tête au grand jour l'attaque est suffisamment humiliante tout en faisant un usage modéré de la force (l'attaque était sans doute d'autant plus offensante que Claude Gauvard a souligné le caractère particulièrement injurieux des actes touchant au visage⁴⁸). L'enchaînement de la querelle paraît donc suivre un processus de montée en puissance défini et contrôlé, d'abord l'exhibition de force, puis les insultes et les menaces et enfin l'attaque directe, limitée dans sa portée. On peut rapprocher de ce modèle la querelle qui opposait Sir John Bulmer (homonyme du John Bulmer évoqué précédemment) à son cousin au début du XVI^e siècle, puisque Bulmer avait provoqué son opposant en le défiant de sortir son épée, mais s'était contenté au final de le frapper sur la tête avec le plat de sa lame⁴⁹. Cette manière d'agir suggère un usage ritualisé de l'arme : celle-ci n'était pas destinée à porter des coups sévères, mais juste à montrer sa volonté d'en découdre, en invitant, éventuellement, l'intervention d'un tiers parti pour éviter que l'affaire n'aille trop loin.

La loyauté personnelle avait donc un impact extrêmement ambivalent sur les processus compétitifs. L'exigence de fidélité pouvait en effet tout aussi bien contribuer à une escalade de violence qu'à tempérer

47. *Ibid.*, p. 84.

48. C. GAUVARD, « *De Grace especial* » : *crime, État et société en France à la fin du Moyen Âge*, Paris, 1991, p. 726.

49. C. PHYTHIAN-ADAMS, « *Rituals of Personal Confrontation...* », p. 82-83.

les élans compétitifs en plaçant l'individu au centre d'un réseau complexe de liens qui l'obligeait à faire preuve de maîtrise de soi⁵⁰. Les relations sociales de l'aristocratie pouvaient ainsi tendre à endiguer les conflits⁵¹, puisque le propre de ce système impliquait que les nobles étaient contraints de s'appuyer sur des hommes qui avaient leur propre liberté d'action et pouvaient donc infléchir, le cas échéant, les ordres de leurs supérieurs⁵², susceptibles d'être perçus comme des abus. En conséquence, un patron aristocratique qui bafouait de façon persistante les normes établies pouvait au final perdre le pouvoir d'exiger l'obéissance, comme Richard II lui-même⁵³. Ceci explique probablement, par exemple, la clémence montrée par le duc de Lancastre, Jean de Gand, envers son adversaire défait, Sir Edward Dallingridge, car, en dépit du fait que Jean de Gand avait triomphé en justice contre son rival, jeté dans la prison de Lewes en 1384, le grand magnat s'est montré soucieux de ne pas pousser son avantage trop loin. Il se rendait en effet bien compte de l'importance de maintenir de bonnes relations avec la *gentry* dont Dallingbridge s'était fait le champion. Ainsi, quelques semaines plus tard, le duc avait fermé les yeux lorsque son rival avait été relâché après un emprisonnement symbolique⁵⁴.

Les pressions modératrices pesaient aussi, à plus forte raison, sur les membres de la *gentry* qui vivaient avec le double garde-fou de leurs relations horizontales et verticales⁵⁵. Dans ce contexte, chaque homme, *lord* ou simple *gentleman*, était enserré dans une toile de relations où chaque écart, chaque comportement jugé excessif, pouvait le priver de ses partenaires réels et potentiels et ruiner en conséquence toutes ses ambitions⁵⁶. En témoigne le cas de John Belsham, un *gentleman* du Suffolk, qui s'était attiré la réprobation de toute la *gentry* locale en raison de ses nombreux meurtres et actes brutaux commis durant les années 1420-1430, si bien qu'il avait fait l'objet de poursuites acharnées devant les justices locales et n'avait pu échapper à une sentence de mort qu'en achetant des pardons royaux. Il s'agissait d'un phénomène assez inhabituel dans un contexte où les autorités du comté se montraient en général relativement clémentes dans la répression des délits, parce qu'elles étaient souvent découragées par les amis influents des accusés et agissaient en fonction des critères de respectabilité locaux.

50. C. CARPENTER, *Locality and Polity...*, p. 624, 627.

51. J. ROSENTHAL, « Feuds and Private Peace-Making... », p. 75 ; R. HORROX, *Richard III : A Study of Service*, Cambridge, 1991, p. 16.

52. R. HORROX, « Service », dans ID. éd., *Fifteenth-Century Attitudes...*, p. 75.

53. *Ibid.*, p. 75-76.

54. N. SAUL, *For Honour and Fame...*, p. 192-193.

55. G. HARRISS, *Shaping the Nation : England 1360-1461*, Oxford, 2007, p. 195 ; C. CARPENTER, *Locality and Polity...*, p. 636.

56. S. WALKER, *The Lancastrian Affinity...*, p. 5 ; G. HARRISS, « Political Society and the Growth of Government in Late Medieval England », *Past and Present*, 138 (1993), p. 50-53.

D'ailleurs, Belsham n'a jamais été inculpé conjointement avec un associé nommé, ce qui traduit son état de faiblesse et d'isolement, résultant de sa réputation exécrationnelle⁵⁷. Gerald Harriss ou John Watts considèrent même que l'honneur aristocratique reposait tout autant sinon plus sur la capacité à régler les conflits plutôt qu'à y participer⁵⁸.

Les conseils de retenue prodigués par les livres de courtoisie, si populaires au cours de la période, prenaient probablement d'autant plus sens dans un tel contexte. Cette littérature didactique préconisait en effet en toutes occasions de ne pas empiéter sur l'espace de ses homologues et supérieurs. Les aristocrates y apprenaient comment parler et agir dans cette société soigneusement régulée, en particulier en accordant du respect à leurs pairs selon leur rang⁵⁹, en faisant preuve de la retenue appropriée et en contrôlant à chaque instant leurs gestes⁶⁰. Parfois, les conseils prescrits exprimaient clairement une volonté de limiter les comportements violents, en condamnant fermement toute attitude susceptible d'offenser ses interlocuteurs et de provoquer des réactions brutales. *Le Boke of Curtasye* stipule ainsi qu'il convient de se garder de tout propos provoquant la honte d'un des convives, faute de quoi le diffamateur risquerait de s'exposer à un blâme cuisant⁶¹. Un livre d'étiquette destiné aux enfants, *l'Urbanitatis*, invite quant à lui ses lecteurs à ne pas provoquer leurs interlocuteurs s'ils tiennent à préserver leur honneur⁶², tandis que *The Lytyle Childrenes Lytil Boke* associe courtoisie et honneur comme deux valeurs allant de pair⁶³.

Par ailleurs, les évolutions de la période liées au contexte de la Guerre de Cent Ans, qui ont considérablement altéré le rapport de l'aristocratie aux valeurs guerrières, ont certainement favorisé les processus modérateurs. Au XIV^e siècle, les valeurs militaires imprégnaient fortement le monde aristocratique⁶⁴, car il existait alors une grande interpénétration des fonctions civiles et militaires au sein des sociétés locales des comtés. Celles-ci étaient en effet dominées par des familles dont les membres représentaient leurs comtés au parlement, servaient régulièrement dans les commissions locales et agissaient comme *sheriffs* et juges de la paix,

57. P. MADDERN, *Violence and Social Order...*, p. 154-166.

58. J. WATTS, *Henry VI and the Politics of Kingship...*, p. 32-33 ; G. HARRISS, « The Dimensions of Politics », dans R. BRITNELL et A. POLLARD éd., *The McFarlane Legacy : Studies in Late Medieval Politics and Society*, New-York, 1995, p. 4.

59. Voir un exemple de tels conseils dans *Caxton's Book of Curtesy*, éd. F. FURNIVALL, Londres, 1858, p. 17.

60. D. NEAL, *The Masculine Self...*, p. 153-154.

61. *Caxton's Book of Curtesy...*, p. 19. Pour d'autres exemples similaires, voir *Early English Meals and Manners*, F. FURNIVALL éd., Londres, 1868, p. 180.

62. *Early English Meals...*, p. 264.

63. *Ibid*, p. 269.

64. M. KEEN, « Chivalry », dans R. RADULESCU et A. TRUELOVE éd., *Gentry Culture in Late Medieval England*, Manchester, 2005, p. 43.

mais s'impliquaient aussi dans les guerres, si bien que beaucoup des officiers locaux disposaient de quelque expérience militaire⁶⁵. Cette double expérience, militaire et administrative, avait certainement stimulé la cohésion de la classe dirigeante, dont tous les membres étaient imprégnés par les valeurs chevaleresques guerrières⁶⁶.

Cependant, les mentalités aristocratiques évoluent notablement dans le nouveau contexte du XV^e siècle⁶⁷. En effet, comme Michael Powicke l'a démontré, l'expérience militaire se fait de plus en plus rare après 1420, car la nature de la guerre et des combats avait désormais changé : ce n'était plus le temps des chevauchées rapides, riches en butin et en prisonniers, dont la campagne d'Azincourt fut le dernier exemple. Il s'agissait alors davantage d'une guerre de conquête dont le but était d'assurer une domination anglaise totale sur la Normandie et les territoires avoisinants du Nord de la France⁶⁸. Dans ce nouveau type de guerre, les hommes n'étaient plus désormais engagés pour des périodes courtes de six mois de chevauchée, mais pour quatre années de service militaire⁶⁹, et ne pouvaient donc plus envisager d'autres types d'activités sur leur sol natal. En conséquence, on observe une dissociation croissante entre des combattants professionnels, souvent d'humbles origines, qui passaient presque entièrement leurs vies sur le sol français, et les aristocrates demeurés en Angleterre, qui se préoccupaient essentiellement de leurs domaines, de leurs familles, de leurs contrées et de leurs intérêts locaux⁷⁰. Dans ce nouveau contexte, la tradition de service militaire familial s'éteint progressivement parmi les membres de la *gentry*. En effet, à partir des années 1480, la seule expérience que pouvaient avoir des *gentlemen* de la guerre était la guerre civile, mais Towton ou Barnet n'étaient pas des substituts pour Crécy ou Azincourt⁷¹, d'autant plus que l'aristocratie a plutôt été démoralisée par les déchirements de la guerre des Deux-Roses : comme l'a montré Kenneth Bruce McFarlane, elle était alors

65. A. AYTON, « Edward III and the English Aristocracy at the Beginning of the Hundred Years War », dans *Armies, Chivalry and Warfare in Medieval Britain and France*, Stamford, 1998, p. 175 ; D. SIMPKIN, *The English Aristocracy at War : from the Welsh Wars of Edward I to the Battle of Bannockburn*, Woodbridge, 2008, p. 104-105. Voir aussi A. VERDUYN, « The Selection and Appointment of Justices of the Peace in 1338 », *Historical Research*, 68 (1995), p. 7 ; R. GORSKI, *The Fourteenth-Century Sheriff*, Woodbridge, 2003, p. 144-146.

66. M. KEEN, *English Society in the Later Middle Ages. 1348-1500*, Londres, 1990, p. 144.

67. H. KIM, *The Knight Without the Sword : A Social Landscape of Malorian Chivalry*, Cambridge, 2000, p. 134-137.

68. M. POWICKE, « Lancastrian Captains », dans T. SANDQUIST et M. POWICKE éd., *Essays in Medieval History Presented to Bertie Wilkinson*, Toronto, 1969, p. 371-82.

69. M. HICKS, *Bastard Feudalism*, Londres, 1995, p. 193.

70. *Ibid.*

71. N. SAUL, *For Honour and Fame : Chivalry in England...*, p. 358.

devenue plus effacée et moins sûre de ses idéaux guerriers⁷². L'âge de la chevalerie comme une chevalerie guerrière active était dès lors révolu. La famille Stonor, par exemple, dont les membres ne se sont guère adonnés à quelque activité militaire, hormis peut-être leur participation à l'expédition en Irlande de 1394, est tout à fait caractéristique de cette *gentry* de moins en moins familière avec les activités militaires⁷³.

Les transformations à l'œuvre dans la société aristocratique trouvent un écho dans l'ouvrage de William Worcester, le *Boke of Noblesse* (un traité rédigé dans la seconde moitié du XV^e siècle dans le dessein de stimuler la reprise de la guerre en France), puisque Worcester s'y lamente sur ce qu'il considère comme une dégénérescence évidente des valeurs chevaleresques traditionnelles. Il s'indigne sur le fait qu'à son époque les activités de gestionnaire terrien, de juriste ou de magistrat, exercées à travers les cours manoriales ou les fonctions de juges de paix, tendent à devenir plus hautement estimées que les faits d'armes⁷⁴. Worcester se désespère ainsi à propos du fait que Mars aurait été alors abandonné, au profit non de Venus ou d'Épicure, mais de misérables occupations locales. Selon lui, les chevaliers auraient délaissé la conquête de l'honneur sur les champs de bataille, combattant plutôt leurs adversaires dans les cours de loi, se plongeant avec assiduité dans l'administration de leurs domaines et comtés et s'enorgueillissant de leurs offices administratifs ou judiciaires⁷⁵. Or, il est bien évident que cette altération du rapport des aristocrates aux valeurs guerrières n'a pu que favoriser l'émergence d'une culture de l'honneur plus pacifiée, au sein de laquelle les individus étaient moins prompts à venger l'outrage dans le sang.

Le code de comportement des élites terriennes apparaissait donc tiraillé entre des pressions contradictoires, allant de l'affirmation agressive de soi à un comportement soigneusement maîtrisé visant à refréner ses pulsions violentes⁷⁶. Les impératifs de modération, nécessaires pour gagner la confiance de ses partenaires, étaient alors partie intégrante des normes de l'honneur⁷⁷. Pour Gerald Harriss la violence était plutôt le fait des perdants et de ceux à l'extérieur du système qui n'avaient plus rien à perdre en agissant ainsi⁷⁸. Par conséquent, la conception de l'honneur des

72. K. MCFARLANE, « The Wars of the Roses », *Proceedings of the British Academy*, 1 (1964), p. 87-119. Voir aussi M. JAMES, *English Politics and the Concept of Honour...*, p. 43-44.

73. *Kingsford's Stonor Letters and Papers...*, p. 7.

74. WILLIAM WORCESTER, *The Boke of Noblesse : Addressed to King Edward the Fourth on his Invasion of France in 1475*, Londres, 1972, p. 29.

75. *Ibid.*, p. 78.

76. D. GREEN, *Edward The Black Prince : Power in Medieval Europe*, Harlow, 2001, p. 101-103.

77. C. CARPENTER, *Locality and Polity...*, p. 624.

78. G. HARRISS, « Political Society and the Growth of Government... », p. 50-53.

nobles et des membres de la *gentry* était caractérisée par bien davantage qu'une propension irraisonnée à la violence⁷⁹. Ceci suggère que la justice royale n'était sans doute pas le seul, ni même peut-être le principal, agent de l'ordre public durant la période⁸⁰.

Cette ambivalence de l'honneur dépasse d'ailleurs sans doute largement le cas de l'Angleterre de la fin du Moyen Âge. On sait ainsi que même les sociétés germaniques du haut Moyen Âge, caractérisées par un type d'honneur clanique qui contraignait les membres d'un même clan à venger toute offense à travers la pratique de la *faide*⁸¹, ne se livraient pas pour autant à une violence anarchique et sans limite. Comme le souligne Dominique Barthélemy à propos des coutumes de cette période,

la vengeance n'est pas, ou pas seulement, dans cette société mérovingienne, une impulsion, un trait de fureur et de barbarie, même dans le cas référentiel (le plus dur) de la vengeance du crime de sang, accomplie à l'aide de parents par le sang. Elle résulte plutôt d'une injonction sociale, voire d'un choix stratégique (celui de venger certains faits, non d'autres) et même d'un discours de légitimation après coup (présentant tel acte comme vengeance). Elle est une vraie pratique sociale, soumise à des normes et impliquant tout l'environnement des adversaires, et ainsi elle n'est ni désordre ni déchaînement de violence⁸².

En ce sens, le cas de la société anglaise durant notre période d'étude est peut-être significatif d'un aspect fondamental de l'honneur sur le temps long, celui d'un phénomène qui se décline certes en de multiples nuances selon l'époque et la culture, mais qui semble souvent caractérisé, dans des proportions variables, par une alchimie complexe entre des éléments apparemment contradictoires. D'une certaine façon, cette complexité semble compréhensible, puisque qu'une société traditionnelle reposait toujours sur un certain équilibre entre compétition et stabilité : une certaine dose de violence ne stimulait que d'autant la pression sociale corrigeant les comportements déviants, en développant la crainte d'être discrédité aux yeux de ses pairs, encourageant par là même le désir de se conformer aux vertus qui assuraient la vitalité des structures sociales. Mais cette violence ne devait pas pour autant dépasser une certaine mesure sous peine d'être préjudiciable à l'intérêt général.

79. M. KEEN, *English Society in the Later Middle Ages...*, p. 214 ; M. HICKS, *Richard III and his Rivals...*, p. 54.

80. H. KAMINSKY, « The Noble Feud in the Later Middle Ages », *Past & Present*, 177 (2002), p. 79.

81. J. WALLACE-HADRILL, « The Bloodfeud of the Franks », *Bulletin of the John Rylands Library Manchester*, XLI (1959), p. 459-487.

82. D. BARTHELEMY, *La Chevalerie*, Paris, 2012, p. 58.

Raoul Fievet – Docteur en histoire et archéologie des mondes anciens et médiévaux de l'Université de Nice

L'ambivalence de l'honneur dans l'Angleterre de la fin du Moyen Âge : une force compétitive ou modératrice ?

Cet article met en lumière le lien complexe entre honneur et violence dans le contexte de l'Angleterre de la fin du Moyen Âge. Il montre que si la culture de l'honneur, en particulier celle du monde aristocratique, pouvait légitimer et exacerber dans une certaine mesure le recours à la violence, elle pouvait également la freiner. Dans un contexte où la loyauté personnelle constituait la valeur primordiale dans l'éthique de comportement des nobles et *gentlemen*, personne ne pouvait laisser passer le moindre affront affectant sa valeur sociale, mais personne ne pouvait aller au-delà d'un certain seuil dans l'usage de la force sous peine d'affecter sa réputation. Un tel homme représentait en effet une menace potentielle pour tous ses alliés présents et futurs.

Angleterre – féodalité bâtarde – gentry – honneur – noblesse – violence

The Ambivalence of Honor in Late Medieval England : a Moderating Force or a Competitive Force ?

This article highlights the complex relationship between honour and violence in late medieval England. It shows that if the culture of honour, especially in the aristocratic world, could legitimize and exacerbate resort to violence, it could also be a moderating force. In a context where personal loyalty was paramount value in the value system of the landowners, no one could leave unpunished offense, but no one could go beyond a certain threshold in the use of force, since such a behaviour could tarnish his reputation. This kind of man indeed represented a potential threat to its allies present and future.

England – Bastard Feudalism – Gentry – Honour – Nobility – Violence